L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.——NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 16 MARS 1852.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE.
N° 83, RUE DE CHARTRES.

Journal Officiel de l'Etat, du Conseil-General et du Conseil de la Première Municipalité.

NOUVELLE-ORLEANS,
MARDI MATIN, 16 MARS 1852

ELECTIONS DE VILLE!

CANDIDATS WHIGS

Maire.
A. D. CROSSMAN

Trésorier.
W. H. GARLAND

Contrôleur.
O. DE BLAS

Voyer.
J. H. PHILIE

Commissaire des rues.
JAMES JOLLES

Recorders.
1er District J. H. SHIELDS
2e " J. C. FABRE.
3e " J. SOLOMON
4e " .....

Aldermen.
1er District JAMES ROBB.
2e " J. N. MARKS.
3e " W. P. CONVERSE.
4e " JAMES STOCKTON.
5e " W. C. TOMPKINS.
6e " J. & T. W. COPPENS
7e " GEO. CLARK.
8e " E. GICQUEL.
9e " P. PECQUET.
10e " JOHN LADLAW
11e " J. CASTERA

Assistants-Aldermen:
1er District D. B. FORDOS, H. M. SUMNER.
2e " THOMAS L. LEGOS, GEORGE WEBSTER, J. O. NIXON.
3e " H. G. SUTTON, T. B. WINSTON, R. H. SIMMS, L. H. PEOU, N. F. BAILEY, JOHN A. WILSON.
4e " J. W. ANDREWS, J. M. REID, W. HERSMAN.
5e " J. LANAUX, P. DEVERGES, DR. A. FOUCHE.
6e " ANTOINE FERNANDEZ, J. J. WEBNER.
7e " J. LEWIS BURTON, A. LEVY.
8e " J. B. LEFEBVRE, S. PLAUCHE.
9e " J. B. DUBONDOIS.

NOTRE TICKET!

Le ticket whig est complet. Aux nous qui y travaillent déjà nous avons ajouté deux demandeurs aux places d'assistans-aldermen. Nous espérons que les whigs les accepteront tous et achèveront triomphe aujourd'hui de l'élection. Notre ticket ne le cède aux autres sur rapport à celui de nos adversaires. Nos hommes et le succès de whigs est certain.

CONVENTION D'ETAT

C'est aujourd'hui que se réunit à Baton Rouge la Convention dont le mandat est de désigner les delegués de la Louisiane à la convention nationale whig, chargée de nommer les candidats du parti à la présidence et à la vice-présidence de l'Union. Toutes les provinces de la Louisiane ont depuis longtemps nommé leurs délégations et celles ci seront très nombreuses. L'assemblée sera donc fort importante. Il n'est pas probable que la Convention fixe plus d'un ou deux jours, car les whigs de la Louisiane sont unanimes en faveur de M. Fillmore. Ce dernier sera sans doute acclamé. La Convention désignera ensuite les delegués de l'Etat et ses électeurs présidentiels, puis elle votera les résolutions d'usage sur les principales questions à l'ordre du jour.

LOI SUPPLEMENTAIRE.

La Législature a voté une loi pour compléter celle relative à la *Consolidation*, sur laquelle nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs. Cette loi qui porte la date du 11 mars a par une clause spéciale, tout son effet du moment de sa passation et conséquemment avant sa promulgation. Nous la publions dans notre partie anglaise, mais d'une manière non officielle, son numéro d'ordre n'étant pas encore atteint.

On verra que la seconde section de l'acte renferme une disposition qui peut s'appliquer à la ville municipalité ou plutôt 3me district. Le maire est autorisé, dans le cas où des conseils municipaux refuseraient ou négligeraient de nommer des commissaires et greffiers d'élection pour les prochaines élections municipales, à se substituer au dit conseil et à nommer des officiers chargés de présider à cette élection. Il faut seulement que la proclamation publiée par le maire ait effet pas moins cinq jours avant l'élection.

Une autre section autorise les commissaires de la dette consolidée à vendre telle quantité de bons de la ville de la Nlle Orléans qui sera nécessaire pour acquitter les intérêts de la dette consolidée devant échoir avant le 1er juillet 1853.

Les cautions des officiers municipaux actuels ne seront relevées que quand les conseils auront présenté au nouveau conseil un compte définitif de leur administration et qu'ils auront transféré à leurs successeurs tous les livres, dossiers, papiers, documents, etc. de leurs départements respectifs.

Dans le cas de maladie ou d'absence momentanée du maire de la Nlle Orléans le président du conseil d'aldermen le remplacera temporairement et exercera toutes les fonctions de maire.

LA LEGISLATURE.

La session de la Législature expire après demain, mardi, à midi, pour ou les huit ou neuf semaines accordées par la Constitution seront expirées. Il restera cependant encore beaucoup à faire mais si les Chambres réussissent d'ici au moment de l'ajournement définitif à voter quelques unes des mesures les plus urgentes, le peuple sera satisfait. Elles consacreront, nous le savons, tout leur temps aux travaux législatifs et depuis quelques jours elles siègent de matin et le soir. C'est l'unique moyen d'expédier une partie de la besogne.

M. J. L. FABRE

La convention whig en désignant M. J. L. Fabre comme candidat pour la place de Recorder du 2d district, a fait un choix auquel tout le monde a applaudi. Grâce aux fonctions qu'il a déjà remplies jusqu'à présent et bien connu pour la cause de l'instruction publique. C'est un jeune et un ardent whig, plein de zèle, de sens sûr et sagacité, qui sera un excellent officier de police. Employé depuis plus de dix ans à la première Cour de District en qualité de député sheriff, il a acquis une connaissance fort étendue du droit criminel et pourrait dresser une liste complète des malfaiteurs de profession qui sont le plus souvent mêlés à partir avec la justice. C'est là un précieux avantage pour le public, une garantie de lumières et de sévérité.

M. Fabre a particulièrement, comme membre du Conseil de la Première Municipalité, signalé ses qualités qui le distinguent comme officier public. Alderman plein de zèle, d'activité et de toutes attentions il a constamment appliqué ses efforts au développement de la prospérité de notre belle ville, aux améliorations utiles et aux travaux qui devaient faire parvenir nos rues à niveau et les affaires qu'attirait la partie supérieure de la Nouvelle-Orléans.

Parmi les électeurs nombreux qui possèdent le caractère whig et qui suffragent de ses concitoyens, nous rappellerons le zèle et l'intérêt qu'il a toujours mis pour la cause de l'instruction publique. C'est à lui, c'est à sa sollicitude et à son zèle soutenus, que nos écoles publiques sont redevables du degré de prospérité auquel elles sont arrivées et de l'excellence des études qui y règnent. Attendu à corriger les abus partout où on les lui signalait, il n'a jamais manqué de prendre l'initiative des mesures qui avaient pour but d'introduire de sages réformes dans les différentes branches de l'administration. La Bibliothèque des écoles publiques doit aussi son existence à M. J. L. Fabre qui en a conçu le projet et qui est parvenu, en dépit des obstacles, à le réaliser.

Voilà le passé de notre candidat, voilà les actes de sa carrière administrative. Ils méritent de la part des électeurs, à défaut de reconnaissance, une faible part de ces encouragemens que l'on prodigue à d'autres hommes moins dignes de la faveur populaire. Les amis de M. J. L. Fabre doivent se rallier à lui avec d'autant plus d'unanimité que son concurrent, qui jouit d'une grande popularité, est l'adversaire le plus formidable qui pût lui être opposé. Pour que M. Fabre triomphe de M. Génois, il faut que TOUS les whigs, sans exception, fassent leur devoir. Ils seront fidèles, nous l'espérons, à leur foi politique, et ils assureront leurs suffrages à l'ami de la Convention whig, qui n'est pas seulement un candidat fort, au point de vue des partis, mais ce qui vaut mieux un candidat capable, digne par ses lumières, sa fermeté, sa droiture et son esprit de désintéressement, d'honorer les graves fonctions de recorder.

Le moulin à coton de M. Thomas J. Lingcomb, plantateur résidant à six milles environ au Nord de Clinton, a été dévoré par les flammes le 7 de ce mois. Quinze balles de coton qui s'y trouvaient ont été détruites. Il n'y avait pas d'assurance.

Kossuth et la Législature.

Les résolutions suivantes ont été présentées vendredi dernier à la Chambre des Représentans et ont dû être prises en considération dans la séance d'hier:

Attendu que nous ne formons qu'un peuple en paix avec le monde entier, qui offre à tous la liberté et la protection de ses bienfaisantes institutions qui ont toujours prêt et disposé à protéger et à secourir les opprimés de toutes les nations qui cherchent un asile chez lui, attendu que notre prospérité nationale c'est toujours accrue par les relations de paix que nous avons entretenues avec tous les peuples, tant que notre dignité nationale n'a pas été blessée, attendu que Louis Kossuth a été l'objet de nos sympathies comme peuple et de notre estime, et qu'il doit garder en présence du peuple américain une attitude de respect plutôt que d'outrage.

Résolu par le Sénat et la Chambre des Représentants réunis en assemblée générale que, en tant que l'ami Kossuth est martyr de la cause de la liberté, nous lui offrons les témoignages des sympathies qui nous animent pour tous ceux qui luttent en faveur de la liberté, puisant par un mutuaque vive de sang, nous lui offrons parmi nous un asile où il retrouvera le calme et l'indépendance.

Résolu que l'Etat de la Louisiane ne reconnaît aucune doctrine que celle de la paix et d'une confiance entente avec les autres Etats de l'Union, et du maintien par le gouvernement fédéral des principes de dignité nationale vis à vis des autres puissances de notre ne.

Résolu que l'Etat de la Louisiane ne saurait se rendre complice de la conduite arrogante tenue par Louis Kossuth vis à vis de certains officiers américains et des insultes qui ont failli compromettre l'honneur du pavillon américain, et que sa doctrine d'intervention est contraire à l'esprit américain.

Résolu, en outre, que si la Louisiane ne peut recevoir Kossuth comme un hôte elle le recevra comme un patriote de la liberté exilé de son pays. Pour, cependant, qu'il ne lui en reproche qui lui a été fait à son départ du discours public, en dans des réunions très particulières tenues en ridicule l'entrée qu'il a de voir Henry Clay, un de nos plus célèbres hommes d'Etat qui a consacré toute son existence à la prospérité et aux intérêts de notre commun pays, et pouvez aussi qu'il prouve qu'il n'a point connu les doctrines qui sont la base de notre fête nationale.

Ces résolutions seront sans doute modifiées, car le langage y est assez peu parlementaire. Que nos chambres protestent contre les furieuses ses imputations que Mr. Kossuth a cru pouvoir diriger contre Henry Clay, qu'elles repoussent aussi la funeste doctrine de l'intervention, rien de mieux et nous y applaudirons de tout cœur, mais nous ne voyons pas la nécessité de si longues phrases pour exprimer l'opinion de l'Etat sur l'inexplicable conduite de Kossuth. Que la législature exprime en termes dignes sa désapprobation du langage attribué à l'ancien gouverneur de la Hongrie, et elle aura rempli son devoir.

Terrains de la Batture

Nous avons vu avec plaisir l'animation qui régnait hier à la vente des terrains de la batture. Trente neuf terrains situés entre Canal et Esplanade ont adjugés à des prix variant de $11,900 à $2,000 le lot. Le terme moyen a été pour chaque de $1,125.

Les capitalistes qui désirent placer leur argent sur des propriétés, trouveront l'occasion aujourd'hui lorsque de bons placements.

Les titres de ces propriétés sont indiscutables étant garantis par la Seconde Municipalité.

MM. Beard & May continueront aujourd'hui la vente à midi, à l'Arcade.

Belles statues en marbre et objets de beaux arts.—La signor G. B. Paradolini, déjà si avantageusement connu dans cette ville vient d'arriver d'Europe avec un grande et riche collection d'objets de beaux arts, pour la vente de laquelle il vient de appeler l'attention du public. Cette collection comprend de belles statues en marbre d'Italie, de très grandes pour jardins, vases, urnes, coupes romaines, etc. de divers styles et dimensions, tableaux à l'huile, verrerie de Bohême taillée et colorée, etc. Le tout choisi pour satisfaire le bon goût des habitans de cette communauté. La vente est sans réserve et commencera ce matin à 10 heures précises au No 152, rue St Charles près de la rue Gravier, par N. Vignie, encanteur. Voir l'annonce.

THEATRE D'ORLEANS.— L'affiche nous annonce pour ce soir le *Domino noir* et un délicieux vaudeville: *Diviser pour régner.*

A jeudi, la reprise de *Jerusalem.*

THEATRE DES VARIÉTÉS—Ce soir, aux Variétés, la charmante comédie *The Poetaster Girl* et le ballet intitulé: *Le Calife de Bagdad.*

Mexique.

Par un arrivage de Vera-Cruz nous avons reçu des journaux de Mexico jusqu'au 28 février. Les Congrès siégeait encore mais se contentait de délibérer sur une foule de projets plus ou moins importans sans en adopter un seul. Il a cependant plusieurs propositions pour déclarer certains ports de la République libres, mais elles ont toutes été mal accueillies par la majorité.

Rebolledo, le lacteux, est toujours à Jalapa et parle ouvertement de son dessein de renverser le gouvernement. On s'attendait chaque jour à le voir attaquer la ville de Jalapa. Ses partisans sont plein d'arrogance et menacent les autorités qui sont impuissantes et n'ont sous leurs ordres que quelques troupes mal payées et mal disciplinées.

Dans les Etats de Zacatecas, Tamaulipas, Nuevo Leon et Coahuila, les habitans prennent ouvertement des mesures pour se détendre contre les agressions des Indiens.

KOSSUTH.—Nous pouvons attendre incessamment Kossuth. Les journaux de Louisville nous apprennent qu'en quittant St Louis, l'ancien gouverneur de la Hongrie s'embarquera directement pour la Nlle Orléans et qu'il ne fera qu'un court séjour à Memphis, Vicksburg et Natchez. Kossuth est accompagné de sa femme, de son secrétaire privé M. Pulszky, des capitaines Kalapesa, Groneck et Lulzlo, le Paul Hajnick, de P. H. Nagy et du Dr. Louis Szepaczek.

Chronique Locale.

LA COUR DE DISTRICT.— Wm. Rudd, accusé d'incendie, a été jugé cette semaine. Rudd, Irlandais, a été trouvé coupable.

CONTRAT MUNICIPAL — Son honneur le Maire a vendu hier à Poisson le contrat pour la fourniture de 1,000 cordes de bois de chauffage. Le prix offert pour ce contrat, lors de son adjudication, à M. W. Sherwin, a été de $3 40 la corde.

La vente du contrat pour la construction d'un mur en briques sur la Rue Chaltorette, a été remise à jeudi prochain.

CONSTABLES.— Il est dû à M. Thomas J. Lingcomb, planteur résidant à six milles environ au Nord de Clinton, a été dévoré par les flammes le 7 de ce mois. Quinze balles de coton qui s'y trouvaient ont été détruites. Il n'y avait pas d'assurance.

Monsieur les Rédacteurs,

Les Vétérans soussignés, ayant été dans la guerre de l'indépendance des rues, sous le commandement du Général Jackson, ont été obligés de quitter leur domicile, leur famille et leurs occupations pour aller à la défense de la patrie qui les appelait. Ils ont été obligés de quitter leur domicile, leur famille et leurs occupations pour aller à la défense de la patrie qui les appelait. Ils ont été obligés de quitter leur domicile, leur famille et leurs occupations pour aller à la défense de la patrie qui les appelait.

Nous appelons l'attention du commerce sur la vente par catalogue d'eau-de-vie françaises, vins, cordiaux, etc. qui doit avoir lieu aujourd'hui, mardi 16 mars 1852, à 10 heures et demie, dans les magasins de MM. Eug. Rocheteau & Co., importeurs Rue 17 et 19, rue St-Louis, pour clore diverses consignations.

Vente par catalogue de 200 lots de marchandises d'occ.

L'attention particulière des acheteurs est appelée à la grande vente de marchandises sèches ci-dessus, qui aura lieu jeudi prochain à 10 heures, dans le magasin d'occ. de F. H. Pechaux, No 6, rue du Canal.

Chemisettes blanches à la main. 16 ms

Une Loi.

L'*Union Médicale* de la Louisiane vient de signaler des abus qui peuvent certainement résulter de la loi que la Législature vient de passer pour ressusciter *la libre pratique de la médecine*, et il est à regretter que la presse qui tiennent leur donne une plus grande publicité. Le dédain de place ne nous permettant pas de reproduire son article, nous nous contentons seulement de dire que les motifs qu'elle allègue sont bien graves et méritent d'être pris en sérieuse considération, mais nous saisissons l'occasion pour ajouter, à notre tour, que si le public retire un peu sa confiance aux médecins, c'est moins à cause de leurs insuccès que pour leur opposition systématique à toutes les idées nouvelles. Par exemple, le public voit tous les jours que le magnétisme guérit des malades qui ont été mutilés, douloureusement et longtemps traités par les remèdes ordinaires, et les savans auront beau répéter que le magnétisme n'existe pas, jamais ils ne convaincront ceux qui voient le contraire. La science n'est pas encore faite, et le médecin vraiment digne de ce nom ne doit rien juger qu'après un consciencieux examen. Au impasse que la médecine parisienne s'obstine à ne pas sortir de son ornière! L'eclectisme des Américains est plus philosophique, et on sait qu'il existe à Cincinnati un *Institut eclectique de médecine* ou on étudie tout, même le magnétisme, l'homœopathie, l'hydrothérapie.... Il ne nied pas plus à un médecin de dire le magnétisme est une bêtise; je le repousse instinctivement, » qu'à un prêtre de dire à un pécheur: » ne vous faites plus magnétiser, nous le défendons; » car de quel droit le défend-il, lorsque monseigneur l'archevêque ne le défend pas plus que Mgrne ne l'a défendu? .... De la part de ce prêtre il y a un abus de pouvoir; et de la part de ce médecin il y a un autre genre d'abus, et le public, qui juge en dernier ressort finit toujours par traiter les hommes suivant leurs mérites.

Les médecins regagneront la confiance publique et la leur rappelle quand ils le voudront, c'est à-dire quand ils ne seront plus exclusifs.

J. B.

L.-P. Nous appelons l'attention du commerce sur la vente par catalogue d'eau-de-vie françaises, vins, cordiaux, etc. qui doit avoir lieu aujourd'hui, mardi 16 mars 1852, à 10 heures et demie, dans les magasins de MM. Eug. Rocheteau & Co., importeurs Rue 17 et 19, rue St-Louis, pour clore diverses consignations.

Vente par catalogue de 200 lots de marchandises d'occ.

L'attention particulière des acheteurs est appelée à la grande vente de marchandises sèches ci-dessus, qui aura lieu jeudi prochain à 10 heures, dans le magasin d'occ. de F. H. Pechaux, No 6, rue du Canal.

Chemisettes blanches à la main. 16 ms

Monsieur les Rédacteurs,

Les Vétérans soussignés, ayant été dans la guerre de l'indépendance des rues, sous le commandement du Général Jackson, ont été obligés de quitter leur domicile, leur famille et leurs occupations pour aller à la défense de la patrie qui les appelait. Ils ont été obligés de quitter leur domicile, leur famille et leurs occupations pour aller à la défense de la patrie qui les appelait.

9 mars

FEUILLETON.

OLYMPE DE CLEVES.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

XXXIII.

SERPENT SUR DEUX.—(Suite)

Peu à peu Mme de Mailly se ranima, la couleur reparut à ses joues, et le feu rétincela de nouveau dans son regard.

—Je ne dis pas, monsieur le duc, dit-elle à Richelieu, que vous m'insultiez, je dis que vous me torturez le cœur, et cela, bien cruellement!

—A Dieu ne plaise, madame la comtesse, que je me rende coupable d'un pareil crime! Vous torturer, moi! oh! non! Je vous ai conté votre propre histoire; seulement j'avais la certitude que vous l'ignoriez vous même.

—Je l'ignore encore.

—Oui, mais moi je ne l'ignore plus.

—Oh!

—Et je vous avertis, il est extrêmement naturel, il serait invraisemblable que vous n'aimassiez pas le roi.

—Monsieur le duc, ménagez moi.

—Eh! que tais je donc? J'ai vu, vous disais je tout à l'heure, j'ai vu hier dans vos yeux l'esprit, dans votre cœur l'amour, dans votre âme la noblesse. J'ai devine combien vous alliez souffrir de tout ce qui arrive.

—Qu'arrive t-il?

—Il y viens. Le roi a aime beaucoup la reine.

—Ah! Est ce qu'il l'aime moins? Il elle avec vivacité.

—Prenez garde à vos yeux, comtesse, inter rompit le duc en souriant: ils viennent de lais ser aller une vérité dans un éclair! Oui, madame, le roi aime un peu moins la reine, et, bien plus il commence à aimer ailleurs.

—Ah!

—S'il n'aime pas, on lui fera croire qu'il aime. Vous avez tout l'enthousiasme qu'exite autour de lui ce charmant roi dans sa cour.

—Oui, oui!

—Le roi a le cœur infiniment sensible.

—Vous voulez me dire qu'il aime quelqu'un, c'est ce pas, Lomenie le duc?

—Madame, cela pourrait arriver très vite, si vous regardiez souvent, comme il en a eu l'occasion hier, votre mari comme il a fait.

La comtesse rougit.

—Oh! le roi n'a pas regardée, dit-elle.

—Le roi est distrait, et l'on cherche à le distraire plus encore. Tant de gens attirent ses yeux du centre et de gauche, qu'il ne sera plus possible à Sa Majesté d'avoir un regard vacant. Mais, mademoiselle, vous avez bien raison, dit-il deux mots Faites pleurer! que d'amours tuées, que de mensonges avares cachant des trahisons!

Notre cœur vient de parler avec une philosophie dont je vous crois un tout à fait capable, madame. J'ai réfléchi comme vous, tout d'abord, à ce danger que court le roi d'être trompé, et au danger que vous courez vous même.

—Moi! un danger?

—Oui, sans aucun doute.

—Je ne vous pas lequel.

—Mais, pardon, madame, il est il pas convenable, tout à l'heure, entre nous deux que vous ai mez le roi?

—Mechant homme! a-t-il Louise avec des larmes dans les yeux.

—Mechant, soit, mais logique. Nous sommes bien convenu de ce fait. Or, si vous aimez Sa Majesté, trouverez vous plaisant de voir le roi aimer d'autres femmes?

—Homme brutal!

—Brutal! soit encore, mais de plus en plus logique, vous le comprenez. Donc, si vous aimez le roi, si vous êtes blessée de le voir passer à d'autres amours, pensez vous qu'il vous faille travailler à vous faire aimer de lui, vous qui le pouvez sauver en l'aimant.

—Monsieur! oh! monsieur!

Et Louise cacha son visage dans ses mains

—Madame, croyez bien que si je ne vous estimais pas par dessus toute chose, je ne serais point venu vous parler avec cette franchise. Vous n'y devez sentir rien que le deur arrêtée de vous interdire toute faute, que la volonté de vous faire sourire en tout dessein. Avec une femme de moindre valeur, je ne me lasse pas de vous répéter l'attention du public. Cette est de plus trait et net: «Femme belle, aimante, généreuse et digne d'être aimée par un charmant prince, par un grand roi, voulez-vous prendre votre place où l'abandonne à d'indignes femmes qui la guettent? Répondez. Pas de larmes, pas de puérile rougeur, pas d'émotion de pensionnaire: s'il s'agissait d'être reine de France ... je n'en chercherais pas moins votre réponse..... mais la place est prise. Il ne reste belas! à prendre que la seconde, mais elle peut devenir la première. En voulez vous?»

Etourdie, atterrée, écrasée, Louise se levait et retombait alternativement sur son siège, en proie à un désespoir, à une fièvre qui faisait pâlir émouvoir même impassible de Richelieu.

—Madame, dit-il, je m'étais trompé, je vous croyais un ferme caractère, excusez moi et oublier, je vous prie, ce que je vous ai dit, de tout cela, il ne me reste qu'un regret bien vif, de vous avoir pu offenser en vous tenant un langage que vous n'avez pas compris tel que je vous l'adressais.

Le duc se leva le plus respectueusement du monde et vint devant elle faire sa révérence

Elle était baignée de larmes. Elle tremblait comme une feuille hors du lit après un premier orage de mai.

Mais calme, voyant que le duc, impitoyable, se préparait à sortir,

—Monsieur, dit elle, n'abusez pas du secret d'une femme qui aime, puisque vous prétendez avoir découvert son amour.

Le duc revint à Mme de Mailly, fléchit un genou devant elle, et baisa, comme s'il adorait une sainte, la froide main qui pendait hors du lit.

—Me voici tout à vous, dit il, remettez vous madame, je suis votre, encore une fois, jusqu'à la mort. Parlez, je vous écoute.

XXXIV.

OU IL EST PROUVÉ QUE LA PUISSANCE DES ROIS SES RAISONS SURTOUT, L'ESPRIT JUSTE

Mme de Mailly ramassa son éventail qu'avait douvement glissé de sa main sur son siège, et se leva.

—Je vais donc, reprit M. de Richelieu, m'expliquer à cœur ouvert avec votre esprit.

—Et pourquoi pas avec mon cœur, duc, demanda la comtesse.

—Parce que, avec votre cœur, c'est déjà fait, vous êtes seduite et vous n'avez plus besoin que d'être décidée.

—Ah! duc!

—Bon! nous n'irons pas loin, si la première vérité vous revolte. Prenez garde, comtesse, car je n'ai que des vérités à vous dire, je vous en previens. Maintenant que toute glace est rompue, maintenant que vous savez que je suis un ami, sachez encore une chose qui vous rassurera bien davantage.

—Laquelle?

—C'est que je suis un intéressé.

Mme de Mailly rélève cette tête intelligente que les préliminaires de cette grave conversation avaient courbée

—Un intéressé? demanda t-elle avec étonnement.

—Eh! madame, il s'agit de savoir qui gouvernera la France d'ici à deux mois.

—Monsieur le duc.....

—Encore! Oh! je ne vous pardonne pas cette hésitation, comtesse

—Parlez donc, alors, et Mme de Mailly avec un soupir.

Et elle déploya son éventail, comme dans un combat singulier un guerrier antique préparait son bouclier.

—Le roi est si jeune, continua le duc, que nous ne savons pas encore bien precisement s'il a un cœur. Prenons garde, le jour où une notre que la reine pourra resoudre cet important problème, ce jour là, madame, nous aurons fait fausse route, et ce n'est plus un cœur qu'aura le roi.

—Aura-t-il deux cœurs, demanda en souriant Mme de Mailly.

—Non, comtesse, il aura des caprices, ce qui sera bien plus dangereux pour vous, pour moi, pour tout le monde.

—C'est donc bien difficile, duc, d'aimer et d'être aimée!

—Oh! comtesse, s'écria le duc, comme vous voyez la chose à un point de vue que je pense que vous comprenez votre mission sous un aspect bourreau! Une demoiselle de Neale!

—Faites mot donc la leçon, duc

—Ecoutez bien. Il faut que vous sachiez, comtesse, qu'à l'heure qu'il est, à l'heure ou nous n'être encore que la femme a peine séparée de M. de Mailly.

—Oh! séparée tout à fait! s'écria la comtesse.

—Soit. Eh bien! vous avez déjà des vales.

—Les sourcils noirs de Mme de Mailly se rapprochèrent comme deux nuages chargés de tempêtes et d'éclairs.

—Des rivales! murmura-t-elle en femme moins effrayée que prête à combattre.

—Bah! dit le duc, voilà de ces circonstances qui me plaisent, vous avez parfaitement dit cela, ma Chérie. Oui, comtesse, des rivales!

—Lesquelles?

—La reine, d'abord; oh! n'allonger pas votre lèvre pourpre en signe de mépris; la reine, croyez-moi, n'est pas une rivale à dédaigner.

—Si vous croyez, monseigneur le duc, répondit Mme de Mailly, que la reine me soit à ce point redoutable, et que le roi l'aime d'un si tendre amour, est-il convenable pour une femme de mon sang et de mon caractère d'entamer la lutte? Prenez garde, duc: combattre dans de pareilles conditions, contre une femme qui a quatre ans de ménage, c'est se déshonorer à coup sûr; vous êtes mon ami, duc, et le déshonneur retomberais sur vous.

—Oh! attendez, ce n'est pas tout. Vous avez, outre la reine, qui, quoique vous en disiez (je parle relativement à ce que je sais, vous comprenez; je n'ensse pas dit de Louis XIV ce que je dis de Louis XV), vous avez outre la reine, vous avez une femme plus belle encore, une femme qui possède autant d'esprit que vous, une femme, oh! ceci va être dur! mais n'importe! il faut que vous l'entendiez, une femme qui est plus régulièrement belle que vous, une femme de noblesse; attendez donc, tout cela n'est rien! une comédienne, c'est à dire un comédien prêt à revêtir toutes les formes, une comédienne, c'est-à-dire non-seulement une beauté, mais encore un talent, un sourire, un parfum, un cœur.

—Mon Dieu! mon Dieu! savez-vous que vous m'effrayez! s'écria Louise.

—Pardon, répondit le duc, c'est bien mon intention; il n'y a qu'aux gémeaux médiocres que l'on cache la force de l'ennemi; je vous traite en Condé, en Turenne, en comte de Saxe.

—Mais vous qu'en pensez vous, c'est une année entre du pour et du contre.

—Allons, bon! voilà mon général qui descend d'un cran, mais Turenne qui n'est plus qu'un Villars.

—Et quelle est cette rivale, cette parfaite personne? demanda Mme de Mailly.

—C'est Mlle Olympe du Clèves.

—Je connais ce nom-là, dit Mme de Mailly en serrant les lèvres.

—Je crois bien que vous devez la connaître, reprit Richelieu souriant

—Oui, je me souviens fit-elle pensive.

—Non point, ne pensons pas, dit Richelieu, arrêtons nous, au contraire.

—Soit. Ainsi cette femme est telle que vous le dites?

—Mieux peut être.

—L'avez vous vue!

—Comtesse, permettez moi de ne pas répondre à cette question, mais de répondre par appréciation.

—Faites.

—Avant de vous connaître, M. de Mailly l'aimait

—Bien

—M. de Mailly devint votre mari, et après un an de mariage, il est retourné à ses premières amours.

—Oui, vous avez raison, c'est décidément une rivale. Et le roi l'aime!

—Pas encore, heureusement, seulement j'ai peur qu'il ne s'en prenne cette déjà, et l'amour peut venir.

—Et l'amour viendra?

—Si vous le voulez. Les navires n'avancent qu'en proportion du vent qui les pousse.

—Et l'on pousse ce navire?

—Activement.

—Qui cela!

—Un homme d'esprit, parbleu! voilà bien ce qui m'inquiète, un entêté de mes amis, M. le duc de Pecquigny.

—Et mon mari?

—Ah! le pauvre comte! que voulez vous! il paraît qu'il est prédestiné

Louise sourit à travers une perspiration

—Non Eh bien! elle enfoncerait de nouveau les sourcils, puisque j'en suis descendue à lutter contre une comédienne, veuillez me dire au moins si j'ai des chances.

—Madame, dit Richelieu en inclinant, vous lutterez en même temps contre une reine et cela comprenez

—Ah! c'est vrai! encore une chance de moins, j'avais oublié celle la

Puis d'un ton railleur,

—C'est pourtant celle-là

Vous avez une adorable femme, mais si cher vouloir, il ne vous manque que cela.

Voulez être déshonorée!

—Vraiment, pas, comtesse, vous n'avez point idée combien vous perdez de votre esprit en exagérant

—Eh bien! ce qui aussi duc!.....

—Eh bien!

—Eh bien! je suis revoltée!

—Ne mourisez pas comtesse, vous diminuez en rougissant, votre beauté principale qui consiste dans l'égalité merveilleuse de votre teint. Ah! maintenant, vous la avez, duc, bien convaincu. Mais, pardon, comtesse, je ne puis pas le croire qu'elle puisse rougir ainsi, mais enfin elle est la reine, elle a des ambassadeurs les puissances, le monde, les femmes

—Rien que cela!

—Oh! mais Olympe, Olympe a bien plus que la reine! Elle a Pecquigny, elle a les rues, elle a sa beauté toute puissante

—C'est bien beau alors cette créature!

—C'est au delà de ce que l'on peut dire.

—Tachez de me faire comprendre.

—C'est vous plus elle.

Louise pâlit.

—Mais que faire alors! demanda t-elle

—Presque rien. Déployer le plus de voiles possible, voilà tout

—Et vous souffrirez?

—Oh! a plenes poumons!

—Vous avez donc quelque espoir?

—J'ai deux! vous avez vos avantages à vous et ils sont nombreux. Vous êtes grande dame vous aimez

—Mais cette fille n'aime de Mailly, peut être!

—Oui, mais moi je ne l'ignore plus

—Quoi!

—Elle aime M. de Mailly, peut être!

—Oh! l'ignore

—Il faut que elle l'aime, puisque pour lui elle a quitte un beau garçon, un fat, qui a eu la naïveté de venir me la redemander

—Vraiment! dit Richelieu. Diable! il y a peut-être quelque chose là-dedans Qu'est-ce que c'est que ce beau garçon.

—Oh! un espèce de fou

—Qu'est il devenu?

—Je ne sais. Vous comprenez bien que je ne l'ai pas fait suivre.

—Pardon. Alors, renoncons à ce moyen il nous prendrait trop de temps d'ailleurs, ce moyen est petit et indigne de nous

—Et vous dites que vous doutez que cette femme aime M. de Mailly!

—Je doute

Pourquoi demeure-t-elle avec lui? Serait ce par intérêt?

—Oh! je jure que non

—Qu'est ce donc que cette femme, alors!

—Un secret vivant, un mystère qui parle, mais qui ne dit pas son mot Elle a le charme. Vous avez toute la valeur de ce que je dis là, n'est ce pas!

—Et qu'aurai je à faire contre elle!

—Vous aurez le roi, et l'amour est un bon conseiller

—Prendre point alors, dit la comtesse Passons au second

—Comtesse, êtes-vous vaine! êtes vous orgueilleuse!

—Tapez

—Tapez! vous beaucoup a devant du lecteur comme Mme de Fontanges ou reine comme Mme de Maintenon!

—Pourquoi ces questions, duc!

—Répondez toujours

—Soit! En deux mots. Je veux bien qu'on me salue en souriant, je ne veux pas qu'on se courbe pour me me plus salut

—Comtesse! comtesse!

—Eh quoi, monsieur le duc, vous ne me dites rien pas raison!

—Ne nous irritons pas. Vous avez commencé par me dire que vous aviez de l'orgueil

—Eh bien!

—J'ai du le croire.

—Duc, je ne vous pas dans ce que j'ai l'honneur de vous répondre ce qui motive cet air fâcheux et cette figure renversée. Un homme comme vous devrait cependant savoir ce que c'est qu'une femme de qualité

—Et c'est parce que je le sais, comtesse, c'est parce que j'ai vu de mes yeux ce que c'est, que je m'épouvante Vouliez vous me permettre de vous raconter une histoire, comtesse?

—Faites, vous avez une réputation de conteur que doit jamais vous laisser craindre de faire.

—Eh bien, comtesse, il y a un une femme qui ne contait pas un sou à Louis XIV. Ce n'était pas Mlle de la Vallière, vous ne vous pourriez le penser. Non, pour Mlle de la Vallière Louis XIV a bati Versailles, a pensionné Lebrun, Lenôtre, Molière, pour Mlle de la Vallière Louis XIV a inventé tournois et carrousels, jeux de bagues et aéronades, et c'était fort bien, car l'argent que le roi dépensait tombait dans les mains des poètes, des peintres, des artistes, tous gens qui ressemblent fort aux grands seigneurs, du vieux Pollard, A. Saucier. Mais comme des riches. Or, ce qui tombait entre les mains des riches, c'est le sang du peuple, c'est le travail des tailleurs, des marchands de rubans, des passementiers, des bauguiers, tous gens qui de leur côté font travailler grand nombre d'ouvriers. Il en résultait que pas une dépense de toutes ces dépenses n'était perdue. Non, je ne veux pas parler de Mlle de la Vallière, non, je ne veux pas parler non plus de Mlle de Fontanges, non, je ne veux pas même parler de Mme de Montespan, toutes femmes pour lesquelles Louis XIV a dépensé, mais bien dépensé le roi, dépense comme le soleil dépense ses rayons en les répandant sur tout le monde, toutes femmes, dis-je-nous, pour lesquelles le roi a dépensé cinq ou six cents millions. Non, je parlerai de Mme de Maintenon, femme qui ne fut coutait rien, mais qui a ruiné la France. Au lieu de détourner des coffres de l'Etat dix millions, vingt millions, cinquante millions, elle a imposé au roi une politique qui lui a coûte un million, pour lequel il a perdu la France, et qui a eu pour resultat une guerre où trois cent mille hommes ont perdu la vie, ce qui n'a profité qu'aux héritiers de leurs biens M. le regent savait cela; je vous jure que c'était un homme d'infiniment d'esprit que M. le regent, il avait même du bon.

—Vous en savez quelque chose, vous qu'il a envoyé deux fois à la Bastille.

—Comtesse, je ne l'avais plus volé. J'aurais donc tort de lui en vouloir. Eh bien! un jour qui une grande dame, au meilleure amie, essayait de lui parler politique, monsieur le regent l'arrêta net, l'approchant d'une grande glace qui réfléchit aussitôt sa beauté.

—Voyez, lui dit il, si une si jolie bouche a le droit de prononcer de si laides paroles.

Jamais plus la dame qui régnait sur le cœur de Philippe n'essaya de régner sur la France.

Comtesse, quand je vous disais que monsieur le regent avait du bon, et Mme de Parabère aussi.

—Mais, reprit la comtesse, je ne vois pas, duc, quelle application vous pouvez faire de cette histoire à Mme de Mailly, je ne suis pas une femme à faire de la politique, moi.

—Comment! s'écria le duc, vous vous contenterez d'aimer!

—Certainement.

—Vous ne ferez pas la conseillère intime?

—Non pas.

—Vous ne passerez pas des revues de troupes comme Mme de Maintenon

—Cela m'ennuierait mortellement.

—Vous ne ferez pas des ministres!

—Jamais, si une exception près, duc, ajouta Mme de Mailly avec un charmant sourire.

—Donnez moi vot